

2 août 1914. Trois cents dragons allemands sont venus s'installer dans notre pays. Ils occupent les bords de la route, près de la poste de Wesserling. Ils ont l'air radieux, le regard mauvais et escomptent les futures bouteilles qu'ils boiront en Champagne. Avec une jumelle, on distingue fort bien les chasseurs à pied français qui grimpent comme des chamois aux flans escarpés du Drumont. Les soldats étrangers et les immigrés allemands affolent une partie de la population disant : « Si les Français viennent ici, ce sera pour massacrer tout le monde, pour incendier et pour piller. » On veut ainsi persuader aux gens du pays que les Français sont de vrais crocodiles ; mais nous n'en croyons rien.

7 août 1914. Les Français viennent. Y a-t-il, oui ou non, déclaration de guerre ? Nul ne le sait, sauf les employés allemands, mais ils demeurent muets comme des sphinx. Notre maire est allé à la poste pour se renseigner ; on lui a répondu qu'on ne savait rien de positif. Certes les employés du gouvernement étaient au courant de la situation, mais ils avaient ordre de ne rien dire. Et pourtant, l'état de guerre était officiellement déclaré par le général commandant les troupes d'Alsace. Jamais je n'oublierai la matinée du 7 août 1914. On avait un soleil radieux.

J'étais sorti pour aller au village de Husseren, situé à un kilomètre de mon domicile. Comme je descendais vers le pont de la Thur, j'entendis de toutes parts des coups de fusils et les crépitements des mitrailleuses allemandes postées à un kilomètre sur une colline qui domine le village de Mitzach et le bourg de Saint-Amarin, notre chef-lieu de canton. Je rentre alors à Wesserling. Soudain une vague rumeur ébranle l'atmosphère d'une merveilleuse journée d'été. Avant que nous ayons eu le temps de nous y reconnaître, les chasseurs français font irruption dans l'avenue de Wesserling, plantée d'une double rangée de tilleuls séculaires. Ils enfoncent à coups de crosses quelques vitres d'un magasin, s'imaginant que les ennemis s'y trouvent embusqués. Alors les gérants de la Maison Gros-Roman et Cie expliquent aux officiers que les dragons allemands sont partis au galop et qu'aucun soldat ennemi ne se trouve plus au pays. Les officiers, d'une courtoisie parfaite, donnent des ordres en conséquence ; une multitude de chasseurs envahit l'avenue, on fraternise avec eux, l'émotion nous étreint ; ces braves gens, bannis de notre pays depuis quarante-quatre ans, sont charmants. Ils nous disent : « Ce pays est à nous, nous ne le quitterons plus. » Pour moi, j'ai fait comme tout les bons vieux qui avaient vécu les événements de 1870 : j'ai cherché un coin pour y pleurer de joie. Après seulement, il m'a été possible de rester dans l'avenue et de serrer les mains aux soldats. Quelle heure d'émotion réconfortante ! Cependant, deux canons de 75 sont dirigés en toute hâte vers le bord d'une prairie qui domine Saint-Amarin ; un instant après, un premier coup de canon, répercuté par tous les échos, retentit ; il est suivi de plusieurs autres : ce sont les premiers tirés en Alsace pour la délivrance de notre pays. Aussitôt les mitrailleuses allemandes se taisent et se dirigent au galop vers la gare de Saint-Amarin où un train d'évacuation les enlève avec bon nombre de Teutons officiels de notre pays. Bon voyage !

Après tant d'émotions, cette journée nous en réserve encore une, et non des moindres : on vient de ramasser les blessés. Je vois d'abord passer sur un brancard un capitaine qui a le genou fracassé d'une balle ; il sourit à tout le monde et regrette d'être déjà mis hors de combat. Ensuite, on amène un soldat qui a reçu un coup de feu dans le visage, couvert de caillots de sang : il sera borgne. Sur les pâturages qui dominent le beau village de Ranspach, on ramène un soldat mortellement atteint. Il meurt une heure après. On l'enterre le lendemain et toute la commune, le maire et le conseil municipal en tête lui rend pieusement les derniers devoirs. Comme il était de Cornimont, situé sur notre frontière, sa mère, instruite du malheur, vient dès le lendemain pleurer sur sa tombe. Elle a la consolation d'apprendre que son fils est mort en chrétien et au sein d'une population qui a prodigué toute son affection à la victime sacrée du devoir.

Les soldats que nous avons sous les yeux étaient des hommes magnifiques, presque tous du Jura. C'étaient de vrais gentlemen, d'une politesse, d'une urbanité exquisite. Comme je m'entretenais avec l'un d'eux, il me dit : « Vous pouvez bien penser quels sentiments m'oppressaient quand j'ai quitté

nos chères montagnes. Je suis fermier, je possède vingt vaches laitières. J'ai trois enfants et ma pauvre femme, quand je suis parti, s'attendait à devenir mère pour la quatrième fois. La voilà seule, pour ainsi dire, car nos domestiques sont également mobilisés. Que deviendra cette chère créature ? Je n'ose y penser. Mais je me dis : Avant tout, faisons notre devoir de Français. D'ailleurs l'affaire de Saverne nous a ouvert les yeux. » Et dire que la plupart de ces braves soldats devaient abreuver de leur sang la terre d'Alsace, deux jours plus tard !

Dimanche, 9 août 1914. Wesserling prend l'aspect d'une ville de garnison : partout des troupes, des sentinelles. A 15h, j'assiste au village voisin de Felling à un enterrement. Quelle est ma stupeur quand, revenu à la Conciergerie, je ne vois plus aucun soldat ! Le concierge que j'interroge sur ce fait me dit d'un air bien soucieux : « Tous les militaires ont dû partir en toute hâte ; on se bat vers la plaine, où le canon ne cesse de gronder. »

Lundi, 10 août 1914. Le beau temps nous est venu avec l'arrivée des Français, tout le monde y voit un bon augure et pourtant l'inquiétude s'empare de la population. On n'a pas de nouvelles du combat d'hier, qui aura été terrible, car les Allemands n'auront pas manqué de s'embusquer dans les maquis presque impénétrables qui couvrent les hauteurs entre Vieux-Thann et Steinbach. Bientôt, ces lieux deviendront tristement célèbres. Dans le courant de la matinée, on apprend qu'un combat très meurtrier a eu lieu près du village d'Uffholtz dans les vignes à proximité de Cernay. Le 133ème, dit-on, aurait été cruellement décimé. Il comprenait les soldats, pleins d'ardeur, de force et de santé, que nous avons admirés. A leur descente dans notre vallée, leurs officiers leur avaient dit : « Mes enfants, vous allez dans un pays ami, très patriotique et longtemps malheureux. Souvenez-vous en. » Aussi ces braves soldats avaient traversé les champs derrière Urbes avec mille précautions, pour ne causer aucun dégât aux propriétaires. Dans les villages les habitants leur avaient jeté des bouquets et porté du vin. Auraient-ils déjà été malheureux ? Bientôt nous voyons arriver des fuyards, qui font partie de la Croix-Rouge, sur laquelle, disent-ils, les Allemands ne cessent de tirer. Impossible de relever les blessés. Certes, cette férocité des ennemis n'étonnera jamais ceux qui eurent le malheur de les connaître. La panique s'empare de la population, qui craint de voir les Huns revenir et recourir à de terribles représailles.

Vendredi, 28 août 1914. Calme le matin. Le soir, je traverse avec ma femme un col qui fait communiquer les villages de Mitzach et de Husseren. Quel calme religieux en ce lieu, déjà vêtu de la livrée mélancolique de l'automne. A notre droite s'étend une moraine où des sorbiers offrent leurs baies purpurines à des légions d'oiseaux ; plus haut, c'est la forêt de sapins qui s'étend jusqu'au sommet du Brand, un des belvédères de la vallée. A notre gauche, des écueils rocheux sont tapissés de bruyères fleuries qu'explorent des milliers d'abeilles. Au col, un banc ombragé par des sapins vous invite à une sieste ; nous apercevons les clochers de Husseren, de Mollau, de Felling, d'Oderen, de Kruth, de Ranspach ; la colline du Bannwehr avec la statue étincelante de la Vierge est en face de nous. Tableau merveilleux ! Image radieuse de la paix ! Sous nos pieds s'étend un tapis de mousse moelleux comme du satin et sur lequel les sapineaux versent leur odeur balsamique. Depuis plusieurs jours, les chalets des Vosges sont évacués par ordre de l'administration militaire ; plus de sonnaillles de troupeaux, plus de pâtres éveillant les échos par le son joyeux du cor ! Et pendant que nous passons un moment de rêverie, le canon se met à gronder du côté de Thann ; les Huns reviendraient-ils dans la vallée ? Nous nous remettons en marche à travers une forêt escarpée ; nous y cueillons des champignons. Au moment où nous sortons des bois, le soleil illumine de ses derniers feux les crêtes merveilleuses dont beaucoup seront bientôt transformées en cimetières. Quand nous rentrons, nous voyons passer une centaine de jeunes Thannois qui partent pour s'engager en France.